

# Le Bookomaton

Instantanés littéraires



En faisant traduire pour la première fois en français ce récit datant du début du 20<sup>e</sup> siècle, la Dernière goutte nous fait entendre un cri de révolte qui a gardé tout sa virulence. Ce cri, c'est celui de Jakob Elias Poritzky lui-même, va-nu-pieds magnifique qui traîne sa hargne et sa faim de son Allemagne natale jusqu'en France. Poète en quête de reconnaissance, il s'insurge non seulement contre la figure paternelle, mais aussi et surtout contre le dogmatisme, l'esprit grégaire, les valeurs et les croyances incarnés par son père. À grands traits nerveux, Poritzky peint une société qu'il abhorre : *« Ce n'étaient pas exactement des mets raffinés, mais bon, ça ne prétendait pas valoir plus qu'un cadeau. Les dames de la bonne société, pompeusement nommées « dames d'honneur », se ruaiient autour du propriétaire des lieux pour avoir l'insigne privilège de nous donner la pâtée, à nous, pauvres loqueteux. Donner, c'est une chose tellement magnifique. Surtout quand c'est l'argent des autres... Oui, c'est sûr, ça doit être une chose vraiment magnifique. On peut se montrer là, dans sa robe de soie, des diamants aux doigts, des brillants autour du cou et des perles dans les cheveux, des huîtres et des chapons dans le ventre et le cœur plein de bons sentiments. On peut prendre un petit air pincé tout en souriant et déposer le bol de petits pois dans les papattes avides de ces pauvres types affamés. Alors, ils s'inclinent profondément, les bougres ; ils font même la révérence (« En cas de comportement indécent, son cadeau lui sera confisqué »), ah oui, ça doit être une chose vraiment magnifique. Quand on donne de la sorte, on a l'occasion d'être ému, profondément ému, par tous ces malheurs et ces existences pitoyables. Tu sens la compassion qui te monte jusqu'aux yeux puis qui te redescend jusqu'au nombril, jusqu'à la région, là en-bas, où les*

*huîtres sont à moitié digérées et où les chapons font des galipettes dans le vin.* » (pp. 170-171)

Malgré toute cette colère, *Mes enfers* recèle un formidable appétit de vie, un art de la débrouille en milieu hostile : la description des expédients couramment pratiqués par des camarades de mauvaise fortune est d'ailleurs savoureuse. Ce récit contient également un questionnement : l'auteur ne fait pas que rudoyer un Dieu qui semble s'acharner sur lui, il s'interroge **et** l'interroge. Enfin, Poritzky reste malgré tout un homme de son temps : la façon dont il parle des femmes et des prostituées a de quoi hérissier le poil... Seule ombre au tableau, dans ce beau témoignage.

**Jakob Elias PORITZKY, *Mes enfers*, Strasbourg, La dernière goutte, 2008.**

(Le Bookomaton - 01/04/2010 - <http://bookomaton.wordpress.com/2010/04/01/mes-enfers>)